



Présente

L'appel de la forêt

« Livret du livre audio du même nom »

D'après l'œuvre de

Jack LONDON

Adapté par Evelyne VILLEROY,

Alain TORRENT & Rémi BUFFIN

Studio du Cap Brun

L'Appel de la forêt

© Studio du Cap Brun, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1238-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Épisode 1

L'enlèvement

Buck ne lisait pas les journaux, il ne pouvait pas savoir ce qui se tramait vers la fin de 1897, non seulement contre lui, mais contre tous ses congénères. En effet, dans toute la région qui s'étend du détroit de Puget à la baie de San Diego, on traquait les grands chiens à longs poils, aussi habiles à se tirer d'affaire dans l'eau que sur la terre ferme.

Les hommes, en creusant la terre obscure, y avaient trouvé un métal jaune enfoncé dans le sol glacé des régions arctiques, et les compagnies de transport ayant largement répandu la nouvelle, les gens se ruaient en foule vers le nord. Et il leur fallait des chiens, des grands chiens robustes aux muscles forts pour travailler, et à l'épaisse fourrure pour se protéger contre le froid.

Buck habitait cette belle demeure située dans la vallée ensoleillée de Santa-Clara qu'on appelle « le Domaine du juge Miller ». De la route, on distingue à peine l'habitation, à demi cachée par les grands arbres. Des allées soigneusement sablées mènent au perron, sous l'ombre tremblante des hauts peupliers parmi les vertes pelouses. Un jardin immense et fleuri entoure la villa, suivi d'écuries spacieuses, où s'agite une douzaine d'employés... Enfin, l'interminable rangée des serres, treilles et espaliers, suivis de vergers plantureux, de gras pâturages, de champs fertiles et de ruisseaux jaseurs.

Le monarque absolu de ce beau royaume était depuis quatre ans le chien Buck, magnifique animal dont le poids et la majesté tenaient du gigantesque terreneuve Elna, son père, tandis que sa mère, Sheps, fine chienne colley de pure race écossaise, lui avait donné la beauté des formes et l'intelligence humaine de son regard. Il régnait sans conteste, non seulement sur la meute insignifiante des chiens d'écurie, mais également sur le carlin japonais Toots, sur le mexicain Isabel, étrange créature sans poil dont l'aspect prêtait à rire, et encore sur tous les habitants du même lieu que lui. Majestueux et doux, il était le compagnon inséparable du juge. Il s'allongeait d'habitude aux pieds de son maître, dans la bibliothèque, le nez sur ses pattes, clignant des yeux vers le feu, et ne réagissant que d'un imperceptible mouvement des sourcils à tout ce qui se passait autour de lui. Apercevant au-dehors les fils aînés du juge, prêts à se mettre en selle, il se levait d'un air digne et daignait les escorter. De même, quand les jeunes gens prenaient leur bain matinal dans le grand réservoir cimenté du jardin, Buck

considérait de son devoir d'être de la fête. Il ne manquait pas non plus d'accompagner les jeunes filles dans leur promenade à pied ou en voiture ; et parfois, on le voyait sur les pelouses, portant sur son dos les petits-enfants du juge, les roulant sur le gazon et faisant mine de les dévorer, de ses deux rangées de dents étincelantes. Les petits l'adoraient tout en le craignant un peu, car Buck exerçait sur eux une surveillance sévère et ne permettait aucun écart à la règle.

Depuis quatre ans, Buck menait l'existence d'un aristocrate blasé, parfaitement satisfait de soi-même et des autres, peut-être légèrement enclin à l'égoïsme, ainsi que le sont trop souvent les grands de ce monde. Son activité incessante, la chasse, la pêche, le sport, et surtout sa passion héréditaire pour l'eau fraîche le préservaient de tout alourdissement et de la moindre déchéance physique. Il était en vérité le plus admirable spécimen de sa race qu'on pût voir. Sa vaste poitrine, ses flancs évidés sous l'épaisse et soyeuse fourrure, ses pattes droites et formidables, son large front étoilé de blanc, son regard franc, calme et attentif, le faisaient admirer de tous.

Telle était la situation du chien Buck, lorsque la découverte des mines d'or du Klondike attira vers le nord des milliers d'aventuriers.

Tout manquait dans ces régions neuves et désolées ; et pour assurer la subsistance et la vie des émigrants, on dut avoir recours aux traîneaux attelés de chiens, seuls animaux de trait capable de supporter une température arctique.

Buck semblait créé pour jouer un rôle dans les solitudes glacées de l'Alaska, et c'est précisément ce qui arriva par la trahison d'un aide-jardinier. Le misérable Manoël avait une passion effrénée pour la loterie chinoise. Un soir où le juge préside une réunion en ville et que ses fils sont absorbés par la création d'un nouveau club sportif, le traître Manoël appelle doucement Buck, qui le suit sans méfiance, convaincu qu'il s'agit d'une simple promenade de soirée. Tous deux traversent sans encombre la propriété, gagnent la grand-route et arrivent tranquillement à la petite gare de College Park. Là, un homme inconnu place dans la main de Manoël quelques pièces d'or, tout en lui reprochant d'amener l'animal en liberté. Aussitôt, Manoël jette au cou de Buck une corde assez forte pour l'étrangler en cas de résistance. Buck supporte cet affront avec calme et dignité. Il a, par habitude, confiance en tous les gens de la maison. Toutefois, quand l'étranger fait mine de prendre la corde, Buck manifeste par un profond grondement son mécontentement. Aussitôt, la corde se resserre et lui meurtrit cruellement la gorge, lui coupant la respiration. Indigné, Buck se jette sur l'homme ; celui-ci donne alors un tour de poignet vigoureux : la corde se resserre encore. Furieux, surpris, la langue pendante, la poitrine convulsée, Buck se tord impuissant, ressentant plus vivement l'humiliation inattendue que l'atroce douleur physique ; ses beaux yeux se couvrent d'un nuage, deviennent

vitreux. À demi mort, il est brutalement jeté dans un fourgon à bagages par les deux complices.

Quand Buck revient à lui, tremblant de douleur et de rage, il comprend qu'il est emporté par un train. Soudain, il aperçoit à ses côtés l'homme auquel Manoël l'a livré. En un instant, il bondit sur lui, ivre de colère. Immédiatement, la corde se resserre et l'étrangle, mais les mâchoires puissantes du molosse ont le temps de se refermer sur la main brutale, la broyant jusqu'à l'os. Alerté, un employé des chemins de fer accourt au bruit :

— Cette brute a des attaques d'épilepsie, dit le voleur, dissimulant sa main ensanglantée sous sa veste. On l'emmène à San Francisco, histoire de le faire soigner par un vétérinaire réputé. Ça vaut de l'argent, un animal comme ça ! Son maître y tient...

L'homme d'équipe se retire, satisfait par l'explication.

Mais en arrivant à San Francisco, les habits du voleur sont en lambeaux. Manifestement, le voyage a été mouvementé !

Le ravisseur traîne Buck jusqu'à une taverne mal fréquentée au bord de l'eau. Après quelques verres, il se livre au patron :

— Sacrée bestiole... En v'là un enragé ! Hmm... grommelle-t-il en avalant une copieuse rasade de gin. Cinquante dollars pour cette besogne-là ! Ma foi, je l'referai pas pour mille !

— Cinquante ? fait le patron. Et l'autre, il a touché combien ?

— Il n'a jamais voulu lâcher cette salle bête pour moins de cent !

— Cent cinquante ! Pardieu, il les vaut, ou je ne suis qu'un idiot ! fait le patron en examinant le chien.

Mais le voleur a défait le bandage grossier qui entoure sa main blessée.

— Du diable ! Si je n'attrape pas la rage...

— Pas de danger ! C'est la potence qui t'attend, ricane le patron. Dis donc, il serait peut-être temps de lui enlever son collier...

Étourdi, souffrant cruellement, à moitié étranglé, Buck veut faire face à ses persécuteurs. Mais la corde a raison de ses résistances ; Les deux hommes réussissent enfin à limer le lourd collier de cuivre marqué au nom du juge, lui retirent la corde et le jettent dans une caisse renforcée de barreaux de fer.

Il y passe une triste nuit, ressassant ses douleurs et ses outrages. Il ne comprend rien à tout cela. Que lui veulent ces hommes ?

À l'aube, quatre individus viennent prendre la caisse qui contient Buck et la placent sur un fourgon.

L'animal commence par aboyer avec fureur contre ces nouveaux venus, mais s'aperçoit bientôt qu'ils se rient de sa rage impuissante. Il va se coucher dans un coin de sa cage, et y demeure farouche, immobile et silencieux.

Le voyage fut long. Transbordé de gare en gare, passant d'un train de marchandises à un express, Buck traversait à toute vapeur une grande étendue de pays. Depuis tout ce temps, il n'avait ni bu ni mangé. Comme il ne répondait que par un grognement sourd aux avances des employés du train, ceux-ci se vengèrent en le privant de nourriture.

Réfléchissant en son âme de chien à tout ce qui lui était arrivé durant ces deux jours d'horreur, Buck sentait croître sa révolte et sa colère. La sensation inaccoutumée de la faim qui lui tenaillait les entrailles augmentait sa férocité. Malheur au premier qui passerait à sa portée ! Le juge lui-même aurait eu du mal à reconnaître en cet animal farouche son paisible compagnon. Les employés du train poussèrent un soupir de soulagement en débarquant à Seattle la caisse contenant « la bête fauve ».

Quatre hommes soulevèrent avec précaution la caisse, la transportèrent dans une cour étroite et noire, entourée de hautes murailles. Là, se tenait un homme court et trapu, la pipe aux dents, le buste pris dans un maillot de laine rouge aux manches roulées au-dessus du coude.

Devinant en cet homme un nouvel ennemi, Buck, le regard rouge, le poil hérissé, les crocs visibles sous la lèvre retroussée, se rue contre les barreaux de sa cage en hurlant.

L'homme a un mauvais sourire : il pose sa pipe, se munit d'une hache et d'un énorme gourdin ; il se rapproche d'un pas confiant.